

JULIEN PARME

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Neiges artificielles (7318)

Les amants du n'importe quoi (7319)

La fascination du pire (8080)

FLORIAN
Zeller

JULIEN PARME

ROMAN



À Gabriel

« Il lui parut convenable et nécessaire, aussi bien pour l'éclat de sa gloire que pour le service de son pays, de se faire chevalier errant, de s'en aller par le monde, avec son cheval et ses armes, chercher les aventures, et de pratiquer tout ce qu'il avait lu que pratiquaient les chevaliers errants, redressant toutes sortes de torts, et s'exposant à tant de rencontres, à tant de périls, qu'il acquit, en les surmontant, une éternelle renommée. »

Don Quichotte de la Manche,
Cervantès

Première partie

LES PRÉPARATIFS

1

Au risque de vous surprendre, je voudrais vous raconter ce truc incroyable qui m'est arrivé l'année dernière. C'est pas pour me vanter, mais des trucs comme ça, je vous jure, des trucs aussi incroyables que celui que je vais vous raconter, ça n'arrive pas tous les jours. Même, ça n'arrive jamais. C'est pour ça que j'en parle. Parce que moi, je suis pas du genre à baratiner les autres avec ma propre vie. Question de style. C'est comme ce type qui était dans ma classe à l'époque, il s'appelait Antoine Cheval. Un putain de nom quand on y pense. Eh bien vous lui posiez une question, n'importe laquelle, genre par politesse, pour qu'il ait un peu l'impression d'exister et tout, et ça y est, il vous broutait pendant des heures avec sa vie perso. Ce genre-là, ça m'a toujours écœuré. C'est pour ça qu'un type qui vous dit qu'il a un truc incroyable à vous raconter, moi je serais plutôt du genre à me méfier, parce qu'un type qui vous dit ça, il faut pas lui laisser la possibilité d'aller plus loin. Jamais. Sinon vous êtes obligés de l'écouter jusqu'au bout, et alors là, autant vous dire que vous êtes foutu.

Mais dans mon cas particulier, c'est pas pareil vu que c'est moi qui raconte, et que je suis pas Antoine Cheval. Lui, je m'étais d'abord laissé avoir. Je lui avais servi du « d'où tu viens » et du « qu'est-ce t'en penses » pour être sympa. Mais au fond je m'en fou-

tais. C'est juste qu'on était assis à côté en cours. J'étais nouveau, vu que je débarquais à peine de Paris. En plein milieu de l'année en plus. J'avais un peu déconné là-bas et on m'avait envoyé dans cette saleté de ville de l'Est. Une sorte de punition, quoi. Je vous ai pas encore dit que ma mère était légèrement allumée ? J'aurais dû commencer par là. Parce qu'elle était *vraiment* allumée. Comme toutes les mères, vous me direz. Sauf que là, elle était encore plus allumée qu'une mère normalement allumée. Hypersévère, aucun sens de l'humour ni rien. On pouvait pas plaisanter avec elle. Alors forcément, je me faisais souvent engueuler. Franchement, c'était pas la joie. Mais maintenant que j'y réfléchis, je me dis qu'en fait, c'était plutôt le contraire : elle était pas allumée, ma mère, elle était juste éteinte. Comme une bougie en plein courant d'air.

Je vivais à Paris avec elle et François. Un abruti avec un collier de barbe et des pantalons en velours. Mon père, il était mort d'un cancer quand j'avais dans les neuf ans. C'est pour ça qu'après, elle s'est mise avec plusieurs types. Et le dernier, dans le défilé des branquignoles, c'était justement François. Bon. Mais après mes conneries, ils ont voulu m'envoyer à Nice, chez mon oncle. C'est normal, les parents, ça sert à ça, vous me direz : j'avais qu'à pas déconner. Mais si vous voulez tout savoir, moi je pense que c'était une excuse, mes conneries. En vérité, ils étaient bien contents de se débarrasser de moi. Ça leur faisait un souci en moins. Ils se retrouvaient tranquilles. La belle vie, quoi. En un sens, ils ont dû être bien contents de devoir me punir. Leur argument, c'était que je fréquentais de mauvaises personnes à Paris. Et qu'en plus j'étais influençable. N'importe quoi... Mais aucune possibilité de négocier.

cier. Ma mère, quand elle avait décidé quelque chose, valait mieux pas la contredire.

Sauf que mon oncle voulait pas. C'est dommage, d'un certain côté, parce qu'il vivait dans une baraque au bord de la mer. Comme punition, on aurait pu imaginer pire. Les chambres avaient toutes un balcon. On pouvait voir l'Italie au loin. L'Italie, c'est la classe. Même de loin. Mais il voulait pas. J'ai pas trop compris pourquoi. Il devait soi-disant faire pas mal de voyages dans l'année, ou quelque chose comme ça. Bref, ma mère savait plus comment se débarrasser de moi et c'est là qu'elle a décidé de m'envoyer chez une amie de la famille qui habitait dans les Vosges. Je vous jure. Les Vosges. Là où il flotte en été. Et l'hiver, c'est pire qu'un glaçon dans le cou. Moi, je savais même pas que ça existait encore, les Vosges. C'est pour vous dire. Mais vous vous demandez sans doute : et pourquoi pas la Sibérie tant qu'on y est ? La réponse est simple : parce que ma mère n'y connaissait personne. Alors, imaginez, j'ai tout essayé, mais elle a rien voulu entendre. Avec François, ils m'ont foutu dans un train avec une valoché, et zou, en avant pour Saint-Dié. C'est comme ça que ça a commencé. Ou plutôt : c'est comme ça que ça s'est fini.

Pourquoi je vous raconte tout ça ? Ah oui, à cause d'Antoine Cheval. Quand je suis arrivé à Saint-Dié, il avait pas de voisin de cours. C'était le seul à pas en avoir, de voisin de cours. À croire que personne voulait s'asseoir à côté d'un type comme lui. De toute façon, un type comme Antoine Cheval, ça vous donnait pas envie d'en faire un ami. C'est pour ça que je me suis retrouvé à lui parler. Parce que je débarquais au milieu de l'année et qu'il restait plus qu'une place de libre dans cette putain de salle de cours. La déprime. Il arrêtrait pas de me parler de sa vie. C'était

insupportable. Surtout qu'il s'attardait toujours sur des détails sans intérêt, genre dates de naissance et compagnie. Il devait penser que j'étais venu dans les Vosges rien que pour écrire sa bio en dix volumes. C'était tellement chiant, ce qu'il me racontait, que ça me donnait presque envie d'écouter le prof. C'est pour vous dire... Il était comme ça, Cheval ; il s'emballait pour rien. Tu sais ce que j'ai vu hier à la télé ? Et hop, il partait au galop. Sérieux. Un blaireau grand format.

Il me faisait penser à François. Lui aussi, c'était un cas. Je me demande où ma mère l'avait dégoté. Chez un antiquaire, à mon avis. La seule chose que je savais sur lui, c'est qu'il était noble. Avec particule et tout. De Courtois. Ça avait l'air vachement important pour lui. François de Courtois. Moi, je trouvais ça assez con. À la limite, s'il avait eu un château ou un truc équivalent. Mais là, juste une particule, il y avait pas de quoi s'enflammer. Mais lui, c'était justement le genre à s'enflammer pour des conneries de ce genre. Tous les matins, il devait se regarder dans la glace et se dire qu'il avait une particule. Ce type était sans arrêt à parler de lui. Il faisait toujours le coup devant des invités par exemple. À peine installés dans le canapé du salon, les invités, qu'il commençait à parler de lui, de sa particule, de ses histoires de famille. C'était son sujet favori. Comme quoi il avait un lien de parenté avec je sais plus quel type qui avait fini décapité. C'était pas une raison pour nous la prendre, à nous, la tête.

Les types comme ça, je comprends pas. Ça me démolit. Sans déconner, c'est plus fort que moi : je peux pas jouer le jeu. Parce que les invités, en général, ils étaient un peu forcés de jouer le jeu. Vu que c'étaient des invités. Ils écoutaient en hochant la tête, en changeant de position, en regardant discrètement leur montre ou en disant : « Hum, hum, je comprends,

c'est fou... » Bref, ils jouaient le jeu. Mais moi, je le jouais jamais, le jeu. À la limite, je me bouchais les oreilles. Carrément. Ou alors je changeais de pièce pour bien lui faire comprendre que ses histoires de famille, je m'en foutais complètement. Voilà ce que je veux dire, quand je dis que je veux vous raconter un truc incroyable : je suis pas du genre à m'enflammer pour des conneries.

En fait, l'amie soi-disant de la famille, celle qui devait m'héberger dans les Vosges, elle était surtout de la famille de François. Je voyais vraiment pas ce que je venais foutre à Saint-Dié. C'est surtout le nom, au début, que j'ai trouvé bizarre. Saint-Dié. Ça faisait débile, comme prénom, Dié. Bonjour, je vous présente Dié ! C'est dingue ce qu'une mère peut être barge pour appeler son fils Dié. Déjà Didier, c'est plutôt craignos, mais alors Dié... Elles se rendent pas compte, les mères. Elles font toujours n'importe quoi. Et parfois elles le font même exprès. Bon. Mais je voudrais pas apparaître comme le type qui se plaint toujours, surtout que sur ce coup-là, je veux dire question prénom, je dois reconnaître que j'ai eu de la chance. Je m'appelle Hugues. Non, je déconne. Je m'appelle Julien. Avec mon nom de famille, ça donne Julien Parme. Le style. Julien Parme, vous n'avez jamais entendu parler ? Le grand écrivain ? Non ? Vraiment ? Parce que j'ai oublié de vous dire que je voulais devenir un grand écrivain. Bon. Par exemple, si je m'étais appelé Dié, je crois que j'aurais dû changer de prénom. Pour mes livres. J'aurais pris Julien à la place. Pour faire : Julien Parme. Donc tout va bien. Vu que c'est comme ça que je m'appelle.

Là où ça commence, c'est justement le jour où ils m'ont foutu dans un train. Ça m'avait déprimé toutes ces histoires. Surtout, ce qui m'avait tué, c'était l'impression qu'on voulait se débarrasser de moi. Ma